

ANSELME JETTE CÉLESTE SUR LE MATELAS, chaque fois le même geste qui la balance sur le ventre, la tête plongée dans l'oreiller, la tignasse à portée de main. Il relève la jupe vite fait. Elle ne résiste pas, ne résiste plus. Il s'agrippe au chignon, serre fort la masse de cheveux. Puis il s'installe, planté entre ses cuisses, et commence. Les pieds du lit de fer grincent. Ni Anselme ni Céleste n'entendent la plainte du lit qui supporte l'amour forcé. C'est laborieux, toujours. C'est long. Elle se demande pourquoi ces instants-là passent si lentement. Pourquoi ne pas s'évanouir pour ne rien ressentir.

Une fois, elle a tenté d'en parler à Huguette dans l'escalier de service. Toute tremblante, elle a bredouillé :

« C'est monsieur de Boisvaillant... »

Ses genoux ont commencé à claquer. Huguette a tout de suite compris. Elle lui a dit de se taire, répétant plusieurs fois :

« Tais-toi, et ne t'avise pas d'en parler à madame ! »

Elle a regardé en silence les genoux qui s'entrechoquaient. Puis elle lui a tourné le dos en ajoutant :

« Garde la tête haute, c'est tout ce que nous pouvons faire, nous autres ! Garder la tête haute pour faire croire qu'on n'a pas honte. »

Céleste a relevé la tête, serré les dents et raidi ses jambes pour que ses genoux arrêtent de claquer si bêtement. Elle a réussi à articuler :

« Bien, Huguette. »

Le ton de sa voix est posé, presque calme. Elle réalise soudain que la solitude, dans laquelle elle est née, l'oblige à toujours acquiescer. Si elle avait eu le choix – mais ce mot n'existe ni dans sa condition, ni dans son vocabulaire –, elle aurait dit : « Non ». Elle l'aurait même hurlé.

Quand Anselme s'acharne à aller et venir en elle, Céleste pense à autre chose. C'est devenu simple à force. Avec une prédilection pour la clairière. Le temps qu'il fasse sa besogne, elle se balade dans la forêt où elle allait jouer enfant avec ses frères et sœurs. La fratrie est si nombreuse qu'elle ne sait pas combien ils sont exactement, elle ne les a jamais comptés. Elle est une parmi eux. Ces balades-là, elle ne les oublie pas, ce sont ses souvenirs les plus précieux. L'insouciance de courir, de

respirer l'humus et la résine des pins, de jouer à se cacher, de savourer ces moments avant de rentrer à la ferme sombre où, tout à coup, on se voûte, on se plie jusqu'à en disparaître pour échapper aux cris du père.

Anselme serre un peu plus fort la masse de cheveux, prend plaisir à se faire mal avec les épingles. Les sentir s'enfoncer dans sa paume, en jouir presque – faire durer ce presque le plus longtemps possible. Tirer vers lui le chignon pour qu'elle s'arc-boute. À cet instant, Céleste n'existe plus, elle est juste un corps et il aimerait que ce corps crie, participe un peu, mais rien que du silence. Quand il va jouir, il tire un peu plus fort sur le chignon qui se défait dans ses mains. Il confond, alors, cheveux et crinière, se croyant maître d'une chevauchée sans fin.

Il s'effondre de tout son poids sur sa monture. Céleste ne sent pas les bulbes de ses cheveux s'arracher un à un. Elle est assise dans la clairière de la forêt. Son endroit préféré. Il n'y a rien à y faire, juste attendre que le temps passe. Et c'est ce qu'elle fait.

Sa promenade enchantée s'arrête brutalement quand son corps à lui s'écroule sur le sien. Comme il est lourd ! s'étonne-t-elle chaque fois. Lourd et sans force, lourd et vidé. Alors, elle revient à la réalité de son oreiller qu'elle mord à s'en étouffer, aux grincements

du lit de fer qui ont cessé, à cette chambre minuscule sous les toits où elle a soit trop froid, soit trop chaud.

Elle redresse la tête, la garde bien haute comme il se doit. Anselme, déjà debout, rajuste ses habits. Elle ne le regarde pas, jamais. Elle attend qu'il claque la porte pour se recroqueviller et pleurer un peu.

VICTOIRE SE RÉVEILLE DOUCEMENT. Le matin, lorsque son corps encore engourdi par le sommeil s'étire sous les draps de fil, elle cherche sous son oreiller la petite poche de soie qui enferme délicatement la lavande récoltée l'année précédente. Victoire aime que chaque nouvelle journée débute par une longue inspiration de ce parfum apaisant.

À la lumière qui traverse les volets et les lourds rideaux de taffetas, elle devine qu'il doit être neuf heures. Huguette ne devrait pas tarder à lui servir son petit déjeuner. Elle ferme les yeux et se délecte encore un peu de ce moment qui précède l'agitation du jour. Elle porte la pochette parfumée à ses narines, la respire plusieurs fois, puis la replace prestement sous l'oreiller quand elle entend les pas d'Huguette résonner dans le couloir. Quelques instants plus tard, après les salutations habituelles, le plateau est déposé sur son lit. Le thé est fumant, les tranches de pain grillé sont

glissées dans une corbeille en tissu à rabats pour garder, un peu plus longtemps, la chaleur volatile.

Huguette s'affaire dans la chambre, ouvre volets et rideaux, donne quelques nouvelles :

« Monsieur est à son étude. »

La même phrase tous les matins. Où donc pourrait-il être à part à son étude ? pense Victoire.

Cinq ans qu'elle est mariée avec Anselme et, tous les jours – sa pensée insiste sur « tous les jours » –, même le dimanche, il ne peut s'empêcher de descendre au rez-de-chaussée de la maison pour se plonger dans les dossiers d'héritages, de mariages, qui envahissent son bureau. Tous ces contrats qui, selon Victoire, régissent sa vie de manière absurde. « J'y jette juste un petit coup d'œil et je reviens ! » lui rétorque inlassablement Anselme quand elle tente de s'insurger contre la place que prend cette paperasse. Un mur de papier entre lui et les autres.

Elle est tirée de sa rêverie par Huguette, qui poursuit :

« Je me permets de vous rappeler que vous devez vous rendre au déjeuner de bienfaisance de l'hôpital.

– Merci, Huguette, j'avais complètement oublié. »

La journée de Victoire est gâchée en un instant. Au début de son mariage, elle aimait participer aux bonnes œuvres, notamment les visites de l'hôpital. Son mari,

perpétuant la tradition des générations précédentes, donnait un chèque généreux en début de chaque année. Ce qui leur valait de chaleureux remerciements, l'estime publique et le privilège de participer aux réunions trimestrielles des épouses des bienfaiteurs. Comme Victoire s'était sentie fière les premières fois. Elle réfléchissait des jours durant aux tenues qu'elle porterait. Elle singeait devant le miroir les mimiques qu'elle prendrait lorsqu'elle s'adresserait à la femme du directeur de l'établissement. De l'humilité dans les propos, cela allait de soi, mais aussi de l'assurance, car n'était-elle pas madame de Boisvaillant, l'épouse du notaire ? Combien de fois, toute jeune mariée, ne s'était-elle pas répété son nouveau nom, cette nouvelle identité qui l'enchantait ? Elle écrivait sans fin, sur une feuille : *Victoire de Champfleuri, épouse de Boisvaillant*. Comme c'était beau, comme ça sonnait bien, mais comme cela l'ennuyait aujourd'hui.

« Quelle robe dois-je vous préparer, madame ?

– Je ne sais pas, Huguette... »

Victoire souffle sur sa tasse de thé brûlant, en boit quelques gorgées avant d'ajouter :

« Disons la lilas que j'ai mise l'autre jour, mais revenez plus tard pour m'aider...

– Très bien, madame. »

Huguette ouvre la fenêtre en grand. La chaleur de juin entre brutalement. Victoire repousse le plateau alors que sa femme de chambre sort de la pièce. Huguette est plus qu'une femme de chambre. C'est aussi une cuisinière, bonne à tout faire, mieux encore : maîtresse à tout faire.

Quand Victoire s'est mariée, Huguette était déjà au service d'Anselme depuis des années, depuis toujours, puisqu'elle s'occupait de lui lorsqu'il était enfant, et qu'ils vivaient tous dans la grande maison familiale. Elle l'avait suivi en ville lors de ses premières noces. Elle avait mis du temps à s'habituer aux bruits, à l'étroitesse des rues de Saint-Ferreux-sur-Cher, mais comme Anselme leur avait proposé, à elle et à Pierre, de s'installer dans la maison du jardin, elle avait accepté. Comment aurait-elle pu lui refuser, alors qu'elle le connaît depuis sa naissance.

Victoire était entrée dans une maison parfaitement tenue. Au début, elle avait eu du mal à dormir dans le lit conjugal en sachant qu'une autre s'y était allongée, y était même morte, mais cette autre-là n'avait pas laissé d'enfant, et Anselme avait tôt fait de la remplacer. Huguette avait vite compris que Victoire la laisserait tenir les rênes du logis. Elle l'avait donc accueillie à bras ouverts et, malgré le léger dédain qui pointait dans ses

propos, elle s'adressait à la nouvelle madame de Boisvaillant avec bienveillance. Chacun restait à sa place, jouant son rôle à la perfection.

Victoire ne boit plus de thé, ne mange pas les tartines soigneusement préparées. Les visites à l'hôpital l'écoeurent. Passer entre les lits et sourire, s'apitoyer devant les patientes, demander des nouvelles, avoir l'air intéressé. Ce qu'elle déteste plus que tout ce sont les visites aux jeunes parturientes. Non seulement il faut s'extasier devant la peau flétrie des nourrissons, supporter les cris assourdissants, mais aussi et surtout entendre à n'en plus finir les commentaires des riches épouses concernant leur propre progéniture. Tous bien nés, tous plus vigoureux les uns que les autres, et toujours la même question qui surgit :

« Eh bien, madame de Boisvaillant, qu'attendez-vous pour avoir un enfant ? Tous ces bambins ne vous donnent pas envie ? »

À cette seule pensée, Victoire se cache sous le drap, renversant d'un seul coup le contenu du plateau.